



Chez Ara Starck, la figuration sert de fil conducteur à son style pour le mener vers l'abstraction, comme dans cette œuvre de la série *Made in Cloister* présentée à Naples l'an dernier. Formée auprès de Gérard Garouste, elle aime accumuler le matériel de peinture.

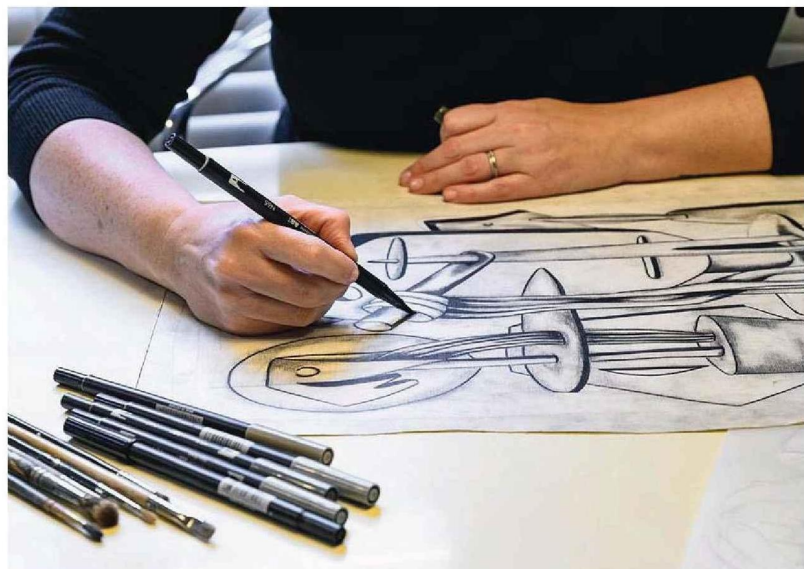






« Je ne suis pas la reine de la déco, ça se saurait », prétend Ara Starck, pourtant habile dans l'élaboration d'univers composés de souvenirs, de retours de chine aux puces et d'objets signés de son père. Le salon doit se faire tout petit pour laisser place à l'atelier où elle s'installe pour dessiner dans sa bulle. Ci-dessus, dans l'entrée, un portrait de la série *Alter familia* et une nacelle de manège propice aux discussions en tête à tête.

**« Pour moi,
qui ai du mal
à m'arrêter,
Paris est idéal.
À l'inverse
de New York,
ici on prend le
temps de vivre. »**



Le jour où ses enfants lui ont demandé des « croissantes », Ara Starck a compris qu'elle serait bientôt de retour. « Je ne pouvais pas les priver de leurs racines latines, d'autant que je vis avec l'Américain le moins américain du monde, qui se voyait bien tenter l'aventure parisienne », reconnaît la fille aînée du designer Philippe Starck, aussi marrante que son père peut paraître sérieux. Douze ans durant, elle a vécu avec bonheur à New York, après la rencontre de son futur mari David Furst, photographe et documentariste. Leur fils Amo, 7 ans, et leur fille Alta, 5 ans, y ont passé leurs premières années et se retrouvent depuis deux ans dans cet appartement sur cour du 1^{er} arrondissement acheté par Ara il y a une vingtaine d'années. « Attention, 1, 2, 3, vous êtes dans mon espace. J'ai pris la place et n'entends pas la rendre ! », prévient-elle en riant. Matérialisé par un sol en vinyle noir, l'atelier empiète sur le salon, à moins que ce ne soit l'inverse. La grande pièce est éclairée par de hautes fenêtres XVIII^e souvent occultées par des stores vénitiens pour en préserver l'intimité. Au fond, une imposante cheminée de marbre noir a survécu aux outrages du temps. « L'ensemble était en mauvais état et il a fallu le restaurer pas à pas, puis installer des rails au plafond qui permettent de suspendre les toiles en cours de séchage. Entre-temps, le quartier est devenu très agréable, bouillonnant d'événements artistiques entre la Bourse de Commerce et la future fondation Cartier », constate Ara.

À son arrivée des États-Unis, la famille y a trouvé sa place, David se chargeant de choisir le meilleur vélo cargo et découvrant avec passion les boutiques de bricolage dont Paris a le secret. Les enfants se mettent à la musique, piano et violon, perfectionnent leur français et Ara peut réinvestir son atelier à plein temps, ou plutôt sans horaires fixes. Levée peu après 6 heures, elle se met à sa table à dessin avec un thé vert et travaille volontiers en écoutant des plaidoiries. « Chez moi, tout commence par une toile, entre l'abstraction et la figuration sur laquelle j'ai besoin de me reposer. Même s'il n'apparaît pas, l'humain est toujours au centre, en donnant le sens du mouvement, comme une promenade », explique celle pour qui la peinture a été le premier mode d'expression, dont elle transpose aujourd'hui la théâtralité en vitraux, textiles, tapis ou céramiques.



En vingt ans, Ara Starck a vu son 1^{er} arrondissement devenir le centre artistique de Paris, avec l'arrivée de la Bourse de Commerce - Pinault Collection et bientôt celle de la fondation Cartier.

Petite fille silencieuse, elle a grandi dans un monde d'adultes au milieu des années 1980, au moment où son père vient de connaître le succès avec le café Costes devant Beaubourg. De l'agence de la Bastille à celle d'Issy-les-Moulineaux, Ara observe Philippe dessiner au crayon sur son bloc de calque. « J'ai suivi la progression organique de ses créations. Il installe un élément de rencontre et le développe. J'étais fascinée par la rigueur et l'honnêteté de sa démarche. » Ara sera artiste et après des essais aux Beaux-Arts de Paris et à Central Saint Martins à Londres, elle trouve son compte à la Slade School of Fine Art de l'University College de Londres. « On peignait, on peignait, on se faisait démon-

trer par des critiques d'art, on rencontrait des collectionneurs venus acheter à la source, j'ai adoré ! » Elle enchaîne par des études d'anatomie en école de médecine, toujours à Londres. Une année à peindre des cadavres, comme Léonard de Vinci, pas une partie de plaisir mais l'apprentissage du geste. De retour en France, Ara est accueillie dans l'atelier du peintre Gérard Garouste, dont l'épouse Élisabeth a fait ses études à l'école Camondo avec Philippe Starck. « Il m'a appris tout ce qui ne se fait plus : les empâtements, les glacis, les fonds, préparant ses propres huiles. C'est mon maître à l'ancienne, doté d'un amour du partage qui anime l'association La Source créée il y a trente ans avec Élisabeth. » Aujourd'hui, les enfants d'Ara appellent Gérard « le grand peintre ».

À 29 ans, Ara obtient un premier succès en signant le plafond de l'historique hôtel Meurice, à qui son père vient de donner un coup de jeune. « J'ai appris que l'on cherchait un peintre pour cette toile de 145 m², mais il ne m'en avait volontairement pas parlé. J'ai fait une proposition anonyme qui a été retenue », se souvient-elle. Les projets communs se sont ensuite succédé avec succès « parce que chacun reste dans son domaine », estime-t-elle. Depuis son retour de New York il y a deux ans, ça n'arrête pas : une exposition à la galerie Ketabi Bourdet qui la représente désormais, une autre dans un cloître XVII^e à Naples, une toile de 900 m² pour La Almazara de Ronda, le rôle d'artiste invitée par l'Alliance française de Cuba lors de la 15^e Biennale de La Havane et bientôt, à Metz, l'inauguration de Maison Heler, étonnant projet hôtelier pour lequel elle a conçu douze vitraux. Au milieu de tout ça, les enfants circulent, « véritables chats d'atelier », David prépare son prochain documentaire en explorant Paris et en achetant des « croissantes » pour tout le monde. ●

 ketabibourdet.com







Éclairée par un lampadaire Superarchimoon, dessiné par Philippe Starck pour Flos en 2000, Ara travaille dos aux fenêtres, face à une longue fresque monochrome qu'elle continue à peindre au fil du temps. Côté cuisine, la longue table accueille souvent les amis pour les « dîners à l'atelier » servis dans des céramiques de sa collection Acrobat.